

3^e Année - N° 134.

Le numéro : 25 centimes

10 Mai 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Fr.

G. Duchêne

Abonnement pour l'Etranger... 20 Fr.

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnier
PARIS

VUE CAVALIÈRE DE LA RÉGION DE NOTRE RÉCENTE OFFENSIVE



Avec ce panorama on a sous les yeux l'ensemble du terrain où s'est concentrée la défensive allemande depuis Saint-Quentin jusqu'à Auhéville en Champagne ; on voit le réduit formidable que constitue le massif qui se trouve en avant de Laon, alimenté par un puissant réseau de voies ferrées.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 26 Avril au 3 Mai

Nos alliés continuent à presser l'ennemi dans les différents secteurs de leur front ; c'est entre Vimy et la route Bapaume-Cambrai que l'on voit leur action s'exercer avec le plus de puissance. Sur la Scarpe, chaque jour les Allemands sont refoulés un peu plus, tantôt au nord, tantôt au sud de la rivière. Les Allemands résistent avec une énergie désespérée, bien qu'ils essuient des pertes incroyables. Pendant le mois d'avril, ils ont laissé aux mains des Anglais 19.343 prisonniers, dont près de 400 officiers ; le nombre de leurs morts et blessés dans le même laps de temps est au moins double ; les Boches ont perdu en outre plus de 950 pièces d'artillerie capturées, plus celles que l'artillerie de nos alliés a détruites. Cependant ils ne cèdent du terrain que pied à pied, multiplient les contre-attaques, amènent continuellement de nouveaux renforts. Malgré leurs efforts ils ne peuvent reprendre nulle part l'initiative des opérations. Le 28, nos alliés rouvrent de nouveau l'offensive en attaquant au nord de la Scarpe, sur un front de plusieurs kilomètres. Ils enlèvent Arleux-en-Gohelle et les positions adjacentes sur un front de 3 kilomètres 500 au nord et au sud de ce village. En même temps se dessine une avance entre Arleux-en-Gohelle et la Scarpe, vers Oppy ; le lendemain les Allemands perdent, au sud de cette localité, un système de tranchées sur un front de 1.500 mètres. L'objectif des Anglais consiste à s'emparer d'Oppy, car cette localité constitue avec Arleux et Gavrelle, déjà aux mains de nos alliés, la première ligne de l'ennemi au nord de la Scarpe. Le 30, une opération secondaire entre Monchy-le-Preux et la Scarpe permet aux Anglais de consolider leurs positions, que les Allemands attaquent avec une fureur impuissante.

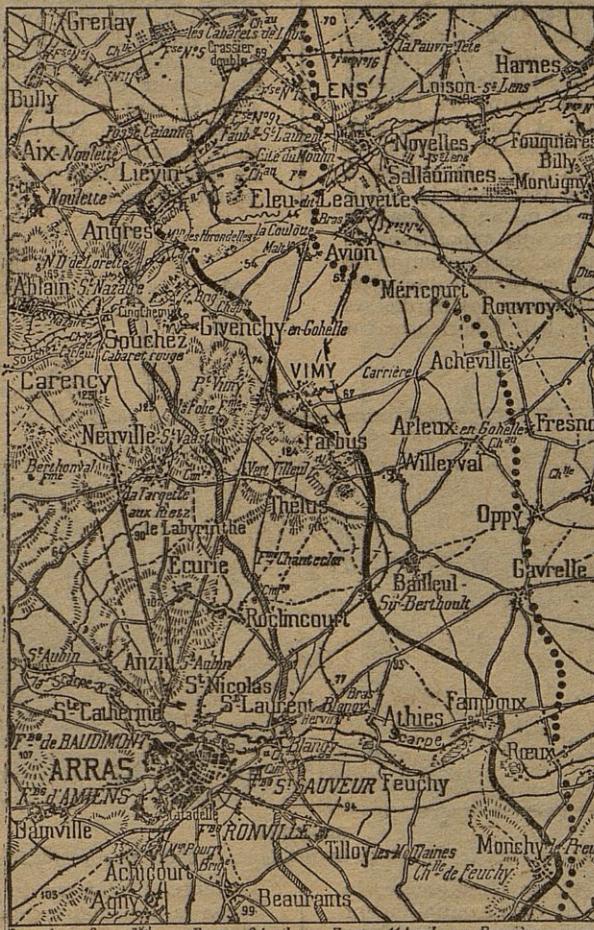
La ligne sur laquelle agissent principalement nos alliés est marquée par des positions très importantes : Arleux-en-Gohelle, Oppy, Gavrelle, Rœux, Monchy-le-Preux. Cette dernière localité est située sur une hauteur d'où l'on domine le pays jusqu'à Douai, à 16 kilomètres de là. Quant à Rœux, les Allemands sont fortement établis aux environs : une ancienne usine de produits chimiques entourée de différents ouvrages, et elle-même fortement organisée, paraît être le centre de leur résistance dans cette région. Gavrelle est situé sur la grande route d'Arras à Douai. Oppy est, entre Gavrelle et Arleux, un nœud de routes dont la possession est intéressante. Arleux-en-Gohelle, à 4 kilomètres environ à l'est de la crête de Vimy, était un autre centre de résistance allemande et un des repaires les plus solides de l'artillerie ennemie. Plus nos alliés se déplacent vers l'Est, plus ils rendent la résistance difficile aux Allemands en les refoulant dans une région dépourvue de défenses naturelles et où, selon toutes apparences, ils n'ont pas eu le loisir de créer les fortifications qu'ils avaient patiemment établies dans la Somme. On a pu croire, après le recul dont les Allemands ont pris l'initiative, qu'ils n'abandonneraient les régions de l'Ancre, puis de la Somme, que pour s'établir sur des positions encore plus difficiles à enlever que celles sur lesquelles ils venaient de résister si longtemps. Différentes hypothèses ont été émises quant au tracé du nouveau front supposé, auquel on donnait le nom de ligne Hindenburg ; mais on n'a pu nulle part le préciser par une continuité soit d'accidents naturels, soit de fortifications. Toujours est-il que la retraite allemande, commencée volontairement, s'est continuée par force, et que l'ennemi a perdu, après défense acharnée, les seules positions sur lesquelles il semblait raisonnable que s'appuyât la fameuse ligne Hindenburg, si elle a jamais existé dans les plans du généralissime des Allemands.

Sur le front français, la plus grande activité continue à régner dans les secteurs compris entre Coucy et Aubérive. Les Allemands, le 26 et le 27, s'y livrent un peu partout à des contre-attaques qui, en certains endroits, sont menées avec de gros effectifs, mais n'ont pas de succès ; on signale par contre les grosses pertes qu'ils y essuient. De notre côté, nous continuons à progresser dans la région Hurtebise-Cerny, ainsi que dans le massif de Moronvilliers, à l'est du mont Sans-Nom. Les communiqués insistent sur l'action de l'artillerie en différents points du front. Le 28, nous réalisons encore des progrès sur le chemin des Dames : ce jour-là aussi est marqué par des attaques allemandes dont l'une, à l'est d'Aubérive, ne peut aboutir. Il est confirmé, après réception de tous renseignements, que

depuis le 16 avril nos troupes ont fait, dans les secteurs ci-dessus indiqués, 20.780 prisonniers et pris 175 canons lourds et 531 autres pièces. Le 29 est marqué par de nouvelles attaques contre nos positions ; cependant des opérations de détail au nord et au sud de Courcy nous permettent d'élargir sensiblement nos positions et de faire de nouveaux prisonniers. La lutte d'artillerie est vive dans tous les secteurs, mais nos positions sur le chemin des Dames, à Hurtebise, sont particulièrement visées par l'ennemi. Cette lutte continue le lendemain qui voit en outre se produire diverses tentatives contre quelques-uns de nos postes. Ce jour-là, en Champagne, notre commandement déclenche, après une sérieuse préparation d'artillerie, une attaque contre les lignes allemandes de part et d'autre du mont Cornillet. A l'Ouest, nos troupes enlèvent plusieurs lignes de tranchées fortifiées, depuis ce mont jusqu'au sud de Beine, sur une profondeur de 500 à 1.000 mètres. A l'Est, nous poussons nos lignes sur les pentes nord et nord-est du mont Haut, jusqu'aux abords de la route de Nauroy à Moronvilliers. Cette route passe à plus de 5 kilomètres au nord de l'ancienne voie romaine de Reims à Sainte-Menehould qui jalonnait approximativement notre ancien front. Nos nouvelles positions se trouvent sur les pentes septentrionales du massif de Moronvilliers, vers la vallée de la Suippe. On signale la brillante conduite, dans l'attaque qui a abouti à ce succès, du 17^e corps d'armée. Le 1^{er} mai est agité, mais il n'y a pas à signaler ce jour-là autre chose que l'avortement de quelques attaques allemandes et la lutte habituelle entre artilleries. L'attaque du 30 nous a permis de faire 520 prisonniers et de capturer 5 canons. De vifs combats à la grenade se déroulent, le 2, à l'ouest du mont Cornillet : nous progressons quelque peu. De petites attaques sont repoussées sur le front Cerny-Hurtebise-Craonne ; enfin l'artillerie poursuit sur tout le front son action, de plus en plus violente.

Une modification importante a été apportée au fonctionnement de notre haut commandement : le général Pétain a été appelé au poste de chef d'état-major général de l'armée, rétabli à son intention. Sa mission consiste à éclairer le gouvernement, qui a la direction suprême de la guerre, sur les opérations engagées ou à engager. C'est un conseiller technique, qui au besoin préparera les opérations, mais en laissera la direction effective et l'exécution aux commandants en chef sur les différents fronts. Le choix qui a été fait du général Pétain pour remplir ces fonctions délicates et indispensables est particulièrement heureux : en maintes cir-

constances au cours de cette guerre il s'est fait remarquer comme un chef brillant ; en 1916, il s'est révélé comme un grand capitaine en défendant Verdun contre la plus formidable offensive qu'on ait jamais vue.



L'AVANCE ANGLAISE AU NORD DE LA SCARPE

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL DUCHÈNE

Né à Juzenecourt (Haute-Marne) le 23 septembre 1862, entré à Saint-Cyr en 1881, le général Duchêne a fait sa carrière dans l'infanterie.

Comme lieutenant il fit la campagne du Tonkin (1885-1887). Capitaine en 1892, il suivit les cours de l'Ecole supérieure de guerre.

Nommé colonel en 1912, il commanda le 69^e régiment d'infanterie, puis devint chef d'état-major du 20^e corps. C'est à ce poste que la guerre le trouva ; il prit une part active à la défense du Grand-Couronné de Nancy. Il fut promu officier de la Légion d'honneur avec le motif suivant : « Chef d'état-major d'un corps d'armée de couverture n'a cessé de montrer depuis le début des hostilités de remarquables qualités d'intelligence, de jugement et d'activité. A rendu dans ces fonctions des services importants. »

Général de brigade le 27 octobre 1914, il remplit les fonctions de chef d'état-major de la 2^e armée.

Placé à la tête du 32^e corps d'armée le 9 mars 1915, il est nommé général de division le 28 septembre 1916, commande le 2^e corps, puis le 27 décembre de la même année reçoit le commandement de la 10^e armée.

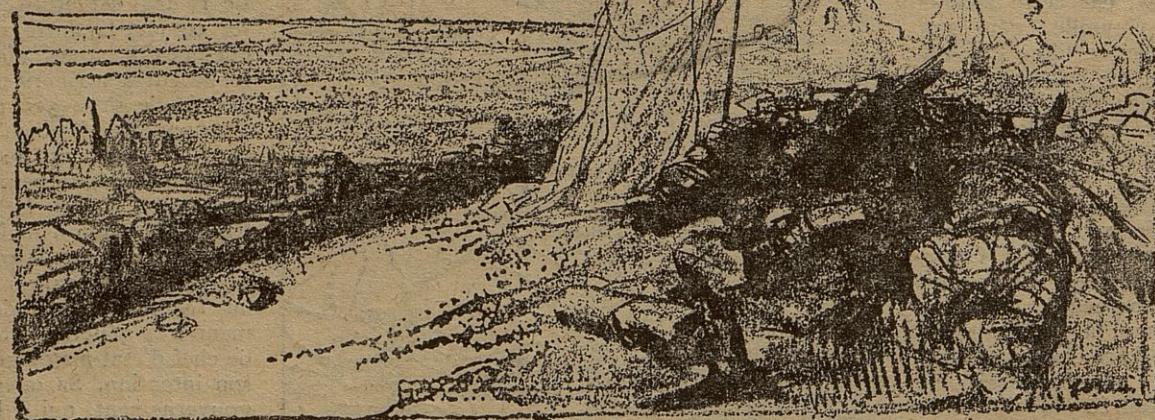
Quelques jours avant il recevait la cravate de commandeur de la Légion d'honneur avec le motif suivant : « Commandant de corps d'armée de grande valeur, s'est distingué par son énergie, par sa haute conception du devoir et par ses brillantes qualités militaires dans tous les combats qu'il a dirigés en octobre 1916 sur la Somme. »

L'Art Français à Barcelone

Tandis que pour manifester les splendeurs de la Kultur les Allemands se livrent, dans tous les pays qu'ils sont contraints d'abandonner, à des destructions sauvages, et qu'aucune nécessité militaire ne saurait justifier, la France montre, par une série d'expositions organisées dans les pays neutres, que le prodigieux effort qu'elle accomplit pour sa défense ne l'empêche pas de continuer à s'adonner aux arts de la paix, selon les antiques traditions de sa civilisation humaniste. Au commencement de la guerre, sa participation à l'exposition de San-Francisco, qui obtint le plus vif succès, a puissamment contribué à maintenir en Amérique le prestige de son art et de son industrie. Plus récemment, à La Haye, une exposition d'art français a été l'occasion, pour les Hollandais, de manifester avec une certaine discréetion, mais beaucoup de netteté, leur sympathie traditionnelle pour une culture qu'ils considèrent toujours à bon droit comme la véritable culture européenne. Mais aucune de ces manifestations n'aura eu l'éclat de l'exposition qui s'ouvre à Barcelone.

Ce qui est particulièrement intéressant en ce moment-ci, c'est que l'initiative de cette exposition vient des artistes espagnols, et que la municipalité de Barcelone ne s'est pas contentée de lui donner son patronage, mais qu'elle a mis à sa disposition son magnifique Palais des Beaux-Arts et un crédit de 100.000 francs.

Il y a sans doute des germanophiles en Espagne, mais nous savions déjà que, dans ce pays de l'honneur et de la générosité, tout ce qui est jeune, actif, intelligent, et particulièrement les artistes, avait vu, dès le premier jour, de quel côté étaient le bon droit, la civilisation et la justice ; il y eut toujours entre l'art espagnol et l'art français de tels échanges d'influences qu'on a pu voir entre les deux écoles un véritable lien de parenté, mais il y a quelque chose de particulièrement significatif à constater que ce sont les Espagnols eux-mêmes qui ont tenu à les affirmer avec éclat en temps de guerre. Dans un conflit qui oppose toutes les forces spirituelles et matérielles, présentes et passées de deux peuples, — non, de deux groupes de peuples, — l'art aussi, en effet, peut servir de machine de guerre, car c'est à la valeur, à la séduction, à la solidité, à l'universalité d'un art qu'on reconnaît la civilisation qui l'a produit. Il suffisait d'analyser les défauts et même les qualités de l'art allemand contemporain, tels qu'ils nous apparaissent aux expositions de Munich, de Dresde, de Bruxelles et même de Paris, pour se rendre compte de ce qu'il y avait de pédantesque, de brutal et de dominateur dans l'âme allemande. Cette peinture qui accentuait jusqu'au grotesque toutes les hardiesse de nos écoles les plus avancées ; cette sculpture qui cherchait laborieusement des naïvetés de primitifs et voulait s'imposer par sa masse, non séduire par son rythme ; cet art décoratif dont l'originalité n'était faite que d'un amalgame systématisé de tous les styles, et qui alourdissait les grâces un peu raiides de notre style Empire, tout cela attestait la volonté de l'Allemagne moderne de se créer un art à elle, et son impuissance à y parvenir. L'art français, au contraire, est le produit naturel de la vie française, de la civilisation française. Sous ses formes contemporaines les plus hardies, voire même les plus déconcertantes pour le grand public, dont l'éducation artistique se fait toujours lentement, il obéit à une tradition ininterrompue ; il est le témoignage, le signe le plus clair d'une conception du bonheur et de la vie essentiellement sociale et aimable, le fruit mûr et savoureux de cette société française qui ne cherche point la puissance ni la domination, mais la justice et le bonheur.



Ce Forain : Le cardinal Mercier dans les ruines de la Belgique, produit une profonde impression en Espagne.

C'est sous cet aspect qu'il apparut très clairement, avant la guerre, aux expositions internationales de Venise, de Rome, de Bruxelles et de Gand. Ces deux dernières surtout étaient en quelque sorte l'illustration vivante d'un cours d'histoire de l'art français. M. André Saglio, qui en était l'organisateur, avait tenu à observer l'éclectisme le plus parfait et à mettre en lumière aussi bien les jeunes talents du Salon d'automne que les gloires consacrées de l'Institut. Un choix judicieux, dans la production d'écoles en apparence hostiles, avait montré qu'elles se rejoignent toutes dans une instinctive obéissance aux traditions séculaires de la race.

A Bruxelles, en 1910, le succès fut d'autant plus éclatant que les Allemands, qui, sans doute, avaient déjà leurs vues sur la Belgique, qui voulaient en préparer la conquête économique et militaire par la conquête morale, et tenaient beaucoup, par conséquent, à y faire étalage des splendeurs de leur kultur, avaient fait un effort considérable. La section allemande était exceptionnellement brillante, non seulement au point de vue industriel, mais encore au point de vue artistique. Tous les professeurs de Munich, de Cassel, de Düsseldorf avaient été mobilisés. Les artistes les plus célèbres en Allemagne avaient envoyé ce qu'ils avaient de meilleur. On avait tenu à montrer qu'il existait un style allemand, et pour cela aucune dépense n'avait été épargnée. Dans les mobiliers modernes, on avait prodigué les bois les plus précieux. Les bâtiments mêmes étaient d'un germanisme ostentatoire, et le commissaire général, ne négligeant rien pour provoquer l'enthousiasme des Belges, avait multiplié les invitations et les banquets.

Au point de vue industriel, le succès fut incontestable, mais au point de vue artistique, le fiasco fut complet. Cet art pesant et pédant, ce style fait d'une laborieuse systématisation de tous les styles apparurent, non seulement aux yeux des connaisseurs, mais même aux yeux du grand public, comme un véritable aveu d'impuissance. Par contre, on vit clairement que l'art français contemporain n'avait rien perdu de sa grâce et de sa séduction.

On n'avait pas jugé nécessaire de lui donner pour cadre un palais spécial ; on s'était contenté d'aménager à la française une partie des halls réservés aux beaux-arts, mais dès l'entrée on se sentait en France : les tentures, le mobilier, l'aménagement des salles, tout respirait ce confort ancien, ce désir

et cet art de plaisir que tous les étrangers cultivés goûtent si vivement dès qu'ils ont mis le pied sur le sol de France. Sans qu'il fût nécessaire de le lui enseigner pédagogiquement, le public y apprenait, rien qu'en se promenant, que l'art français, le plus récent comme le plus ancien, n'est pas une création artificielle de professeurs qui se figurent qu'on peut fabriquer des chefs-d'œuvre comme des 420, avec de l'argent et de la méthode, mais un produit naturel du sol, la fleur élégante et délicate de toute une ancienne civilisation.

L'exposition de Gand, qui eut le même organisateur, fut conçue dans le même esprit, et obtint un succès plus manifeste encore s'il est possible. Les Allemands, instruits par l'expérience, avaient du reste renoncé à la lutte. Le gouvernement impérial n'exposait pas officiellement ; et dans le pavillon d'un modernisme outrancier qu'occupaient les industriels d'outre-Rhin, on ne voyait guère que quelques médiocres tableaux et quelques statues rébarbatives.

@@

Si j'ai rappelé ces souvenirs d'avant-guerre, c'est que l'exposition de Barcelone, dont l'organisation a été confiée également à M. Saglio, s'inspire du même esprit. Dans les grands Salons de Paris, Salon des Artistes français, Salon de la Nationale, Salon d'automne, vastes foires à la peinture, où tous les artistes français et beaucoup d'artistes étrangers envoient leur production de l'année, il est très difficile de se faire une idée précise de l'évolution continue de l'école française. Cette évolution, qui apparaissait si clairement aux expositions de Bruxelles et de Gand, apparaîtra de même à l'exposition de Barcelone. Quelques-unes des plus belles tapisseries du Garde-Meuble forment le décor du Salon d'honneur, et dans leur savoureuse modernité, les décorations des autres salles, qui ont été confiées à Jeaulmes, montrent que nos artistes s'inspirent du même goût pour la clarté, la lumière et l'harmonie qui inspirait nos décorateurs d'autrefois. Quant à la composition même du Salon, elle vise avant tout à prouver que sous leurs apparentes contradictions toutes les écoles françaises procèdent d'une même esthétique naturelle, que toutes se rattachent à cette tradition nationale dont le monde entier a reconnu depuis longtemps la valeur universelle. Toutes les grandes sociétés sont brillamment représentées. Faut-il citer des noms ? Parmi les membres de la Nationale, je relève dans le catalogue ceux de MM. Degas, Roll, Cottet, Prinet, Lerolle, Maurice Denis, Jacques-Emile Blanche, Lobre, Le Sidaner, Aman-Jean, Jeanniot, Lepère, Raffaelli, Milcendeau, Lemordant ; parmi les membres des Artistes français, ceux de Bonnat, de J.-P. Laurens, de Chabas, de Cayron, de Adler, de Raoul du Gardier, de Bourdeau, de Humbert, de Gosselin ; parmi les membres du Salon d'automne, ceux de Desvallières (qui depuis 1914 a quitté son atelier pour commander une batterie d'artillerie), de Renoir, de Guérin, de Vuillard, de Bonnard, de d'Espagnat, de Vallotton, de Roussel, de Laprade, de Lebasque, de Jeaulmes, de Pissaro, de Marquet, de Piot... Qu'on m'excuse si j'en oublie ! On a fait une place spéciale à quelques défunt illustres : Carolus Duran, La Touche et Georget (mort au champ d'honneur), ainsi qu'à quelques maîtres comme Monet, Forain, Besnard qui est représenté par son portrait de Benoît XV et par ses décorations du Palais de la Paix à La Haye.

Parmi les sculpteurs, je citerai Rodin, Barthélémy, Antonin Mercié, Dalou, Bourdelle, Saint-Marceaux, de Monard, Bernard.

Une rétrospective importante, plutôt par le choix des œuvres que par leur nombre, montre de la façon la plus claire comment l'école actuelle se rattache aux maîtres du passé, et notamment aux maîtres de l'impressionnisme. Grâce au concours de quelques grands collectionneurs parisiens, on a pu montrer aux Espagnols quelques œuvres importantes et que le public connaît peu, de Cézanne, de Gauguin, de Monticelli, et notamment, de ce dernier maître, cet admirable portrait d'homme qui a fait qu'à propos de l'artiste marseillais on a pu parfois prononcer le nom de Rembrandt.

L'art décoratif n'a pas été négligé. Et, en effet, il était important de lui faire une grande place. Car, tandis que les Allemands organisaient autour de leurs décorateurs modernes le bluff le plus savant, les apporteurs de neuf, à Paris, étaient, en général, largement discutés, et le bruit s'était répandu, dans le public international de l'art, que la France, dans la recherche d'un style nouveau, se montrait singulièrement hésitante et timide. De là à prétendre que, même dans le domaine de l'art, la sève française s'était appauvrie, il n'y avait qu'un pas. N'en était-on pas venu à soutenir que, dans le style moderne, Paris subissait l'influence de Munich et de Dresde ?

L'exposition de Barcelone, comme l'avaient déjà fait celles de Bruxelles et de Gand, montrera que la source de l'imagination décorative en France, loin d'être tarie, est plus abondante et plus fraîche que jamais ; qu'elle ne doit rien ou presque rien à l'influence allemande, et que, s'il y eut parfois quelques rencontres entre les décorateurs de Paris et ceux de Munich, cela tient uniquement à ce que les uns et les autres, en cherchant à faire du neuf, ont retrouvé les modèles de Percier et de Fontaine, ou des Jacob. Seulement, tandis que les Allemands les démarquaient en les alourdisant, les Français se contentaient de suivre naturellement une tradition que le décor même de leur vie leur imposait.

On sait quel est le nouveau thème de la propagande germanique en pays neutre. Elle ne conteste pas le magnifique effort qu'a fait la France au cours de cette guerre, mais elle assure que cet effort l'a épuisée, qu'il a consommé une décadence qui déjà s'annonçait. La meilleure façon de répondre à cette calomnie qui n'est pas sans danger, c'est de montrer que, dans tous les domaines, la nation n'a rien perdu de sa vitalité ; que tout en arasant ses soldats, tout en fabriquant des canons et des munitions, elle a continué à pratiquer non seulement les arts et les industries nécessaires à sa vie, mais aussi ceux qui en sont la parure. Telle est l'œuvre qui a été entreprise à Barcelone et dont le succès est dès à présent assuré.

L. DUMONT-WILDEN.

L'EXPOSITION FRANÇAISE DE BARCELONE



LA « JEANNE D'ARC » DE GEORGE DESVALLIÈRES

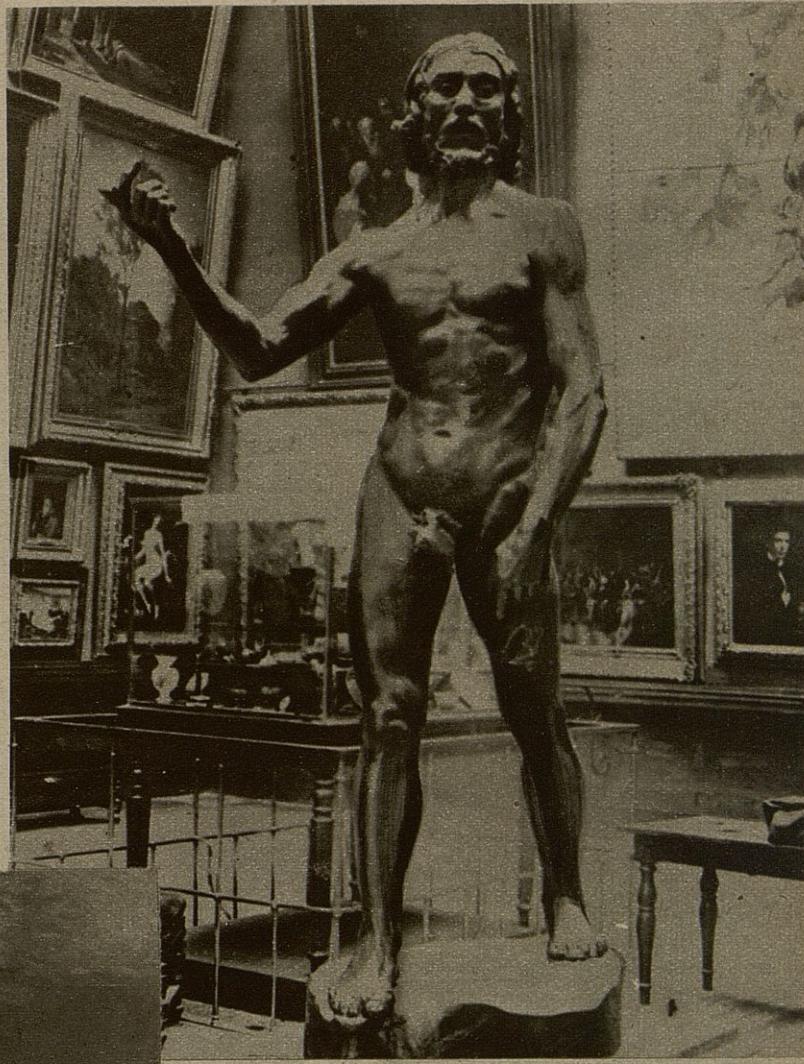


LE « TOURNANT DU CHEMIN » DE DAUCHEZ

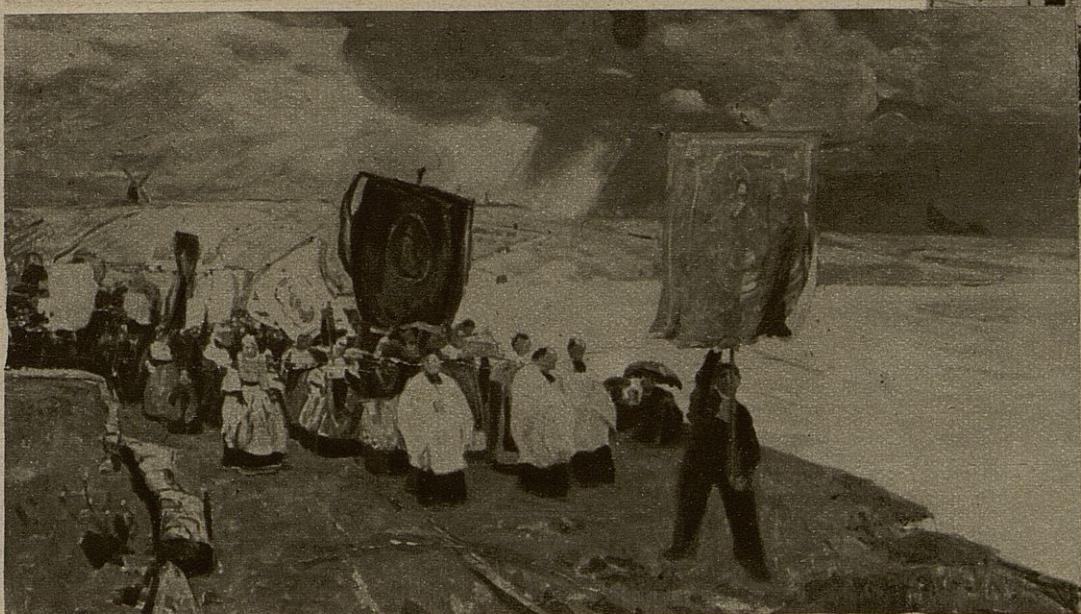


« PÉNÉLOPE » PAR BOURDELLE

L'inauguration de l'Exposition de l'Art français à Barcelone, qui a eu lieu récemment, a été l'occasion d'une belle manifestation de sympathie pour la France ; toutes les notabilités politiques, littéraires et artistiques de la capitale de la Catalogne qui adhèrent à la cause des alliés se pressaient dans les salles du Palais des Beaux-Arts : le marquis d'Olerdola, maire de Barcelone, présidait la cérémonie, ayant autour de lui le gouverneur civil, les sénateurs et députés de la Catalogne. M. Saglio, commissaire général, en remettant le Salon français au maire a remercié la municipalité de son geste hospitalier et fraternel. Le marquis d'Olerdola a répondu que Barcelone était fière de prendre le patronage du Salon qui resserrerait encore les liens qui l'unissent à la France. Puis l'assistance, parcourant les diverses salles, a vivement admiré la magnifique sélection de nos écoles de peinture et de sculpture. Nous reproduisons ici quelques-unes des œuvres qui recueillent le plus de suffrages.



LE « SAINT-JEAN-BAPTISTE » DE RODIN



LA « BÉNÉDITION DE LA MER » PAR LUCIEN SIMON



LE PALAIS DES BEAUX-ARTS A BARCELONE

FRANÇAIS DU SÉNÉGAL

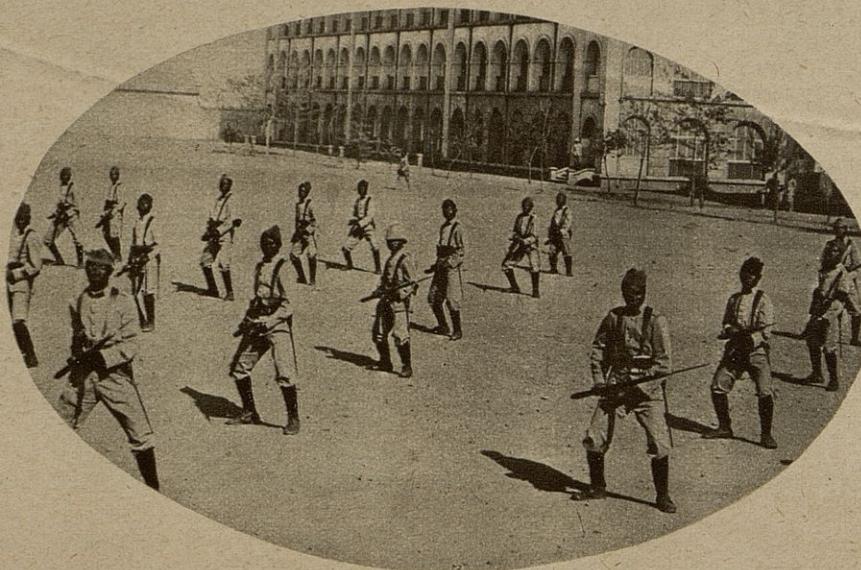
Lorsqu'en 1857 Faidherbe créa au Sénégal les premières unités de troupes noires, il ne se doutait certainement pas qu'à cinquante-sept ans de là, grâce à l'énergie et à l'esprit de suite des gouverneurs qui lui succéderent, et au premier rang desquels se place le regretté gouverneur général Ponty, aidé d'un distingué collaborateur devenu le général Mangin, les champs de bataille de l'Europe verront nos admirables soldats noirs d'Afrique moissonner à pleines mains de la gloire.

Faidherbe, fondateur de notre Afrique noire, en jalonna l'étendue actuelle par ses nombreuses campagnes avec les volontaires que le vieux Sénégal des communes lui fournit sans compter chaque fois.

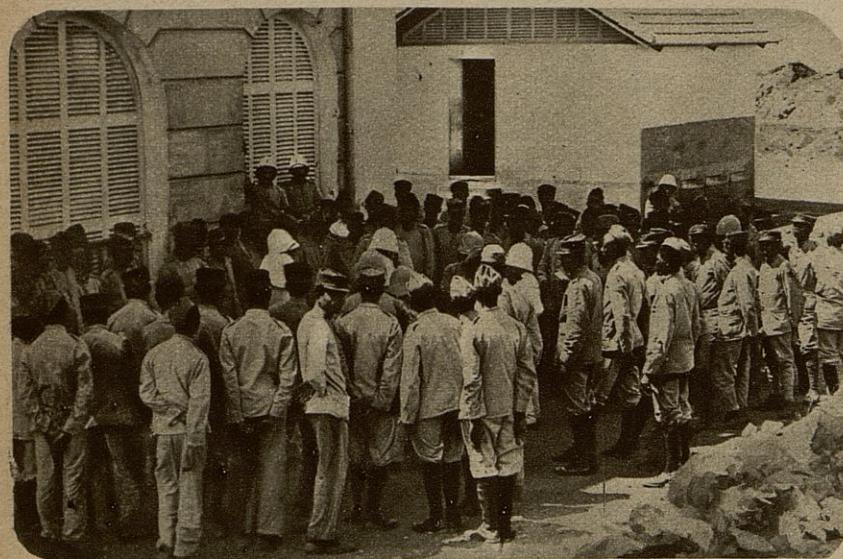
Les indigènes de ces communes : Saint-Louis, Dakar, Gorée et Rufisque, furent les premiers tirailleurs, et c'est en l'honneur de leurs exploits qu'aujourd'hui encore tous nos soldats noirs africains, des bords de l'Atlantique au Niger, ont conservé la glorieuse appellation de Sénégalais. Tous, d'ailleurs, la justifient par une égale bravoure qui fortifie à nos yeux la parenté de race de uns et des autres.

En veut-on une preuve ? Voici ce qu'écrivait en 1914 le gouverneur général Ponty :

« ...C'est Saint-Louis, tour à tour prise et reprise (sur les Anglais), toujours défendue avec un incomparable habi-



L'INSTRUCTION DES RECRUES À DAKAR



LES SÉNÉGALAIS AU RAPPORT

servir militairement la France suivant un système de volontariat qu'eux-mêmes arbitrent au seul gré de leur tempérament guerrier.

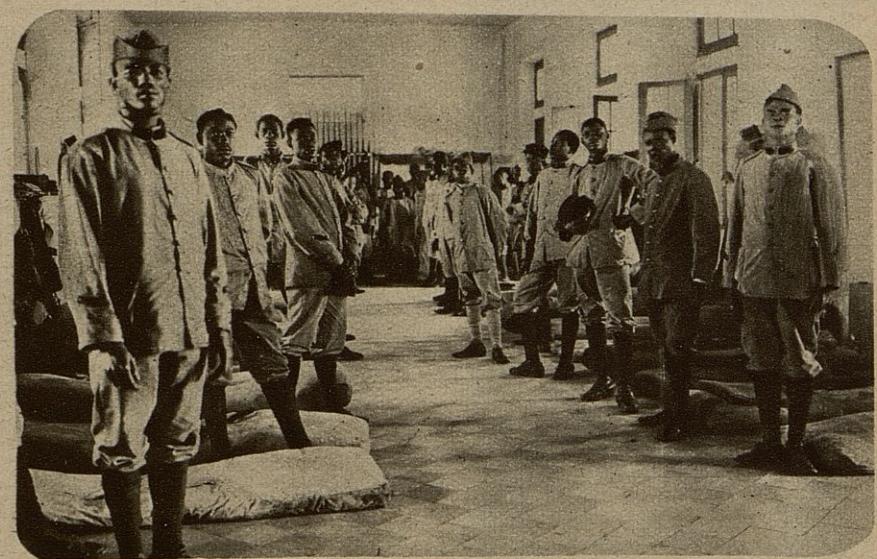
Le temps amène ceux que nous appelons maintenant les *originaires des communes* à réclamer la totalité des droits et devoirs du citoyen que, pour des raisons mal définies, on leur contestera longtemps par des arguties qui aboutissent à leur reconnaître des droits mais pas de charges.

Ces charges étant l'honneur même des droits, ils les réclament avec persistance et font l'honneur d'envoyer, en 1914, au Parlement l'un de leurs congénères dont le premier engagement était l'obtention du service militaire obligatoire pour ses électeurs.

La guerre éclate au même moment. Tout le Sénégal des communes réclame l'incorporation d'office de ses habitants indigènes de 20 à 40 ans. Il faut lutter dans ce but pour l'atteindre enfin par une loi du 19 octobre 1915, aussitôt exécutée, qui prescrit l'application de la loi militaire commune à tous ces Français jusque-là ignorés sur ce terrain.

Cette loi, complétée par celle du 29 septembre 1916 qui déclare les natifs des communes du Sénégal et leurs descendants citoyens français d'hier et d'aujourd'hui, nous a permis de constater que les fils des volontaires et tirailleurs de Faidherbe sont dignes de leurs pères. Ce sont des milliers d'hommes de l'active, de sa réserve et de la territoriale qui, en quelques mois, furent levés sans un seul insoumis, incorporés, instruits et jetés sur les champs de bataille de Verdun, de Champagne, de la Somme et d'Orient, dans les troupes coloniales et dans l'armée métropolitaine.

Et c'est volontairement que je passe sous silence les récents combats



UNE CHAMBRE À LA CASERNE

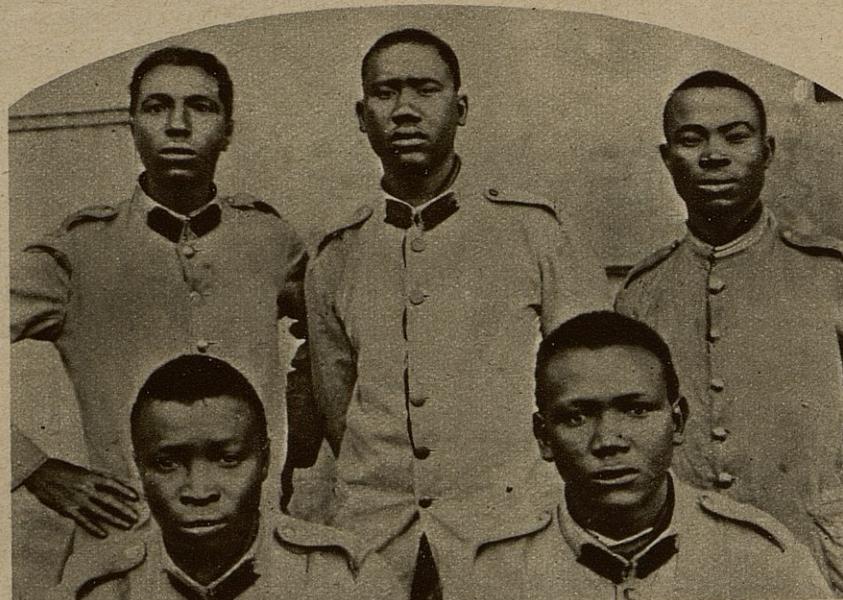
tants, les ancêtres de nos Sénégalais d'aujourd'hui. Et lorsque le sort nous fut contraire ; lorsque, oubliée de la métropole, l'heure de la capitulation fut venue, ce furent les vaincus qui imposèrent aux vainqueurs pleins d'admiration cette clause que jamais on ne les force à prendre les armes contre la France (février 1758). De tels faits se passent de commentaires. L'histoire les inscrit, la postérité les admire. Le temps a passé depuis, mais les sentiments des Sénégalais n'ont pas varié. Comme j'a écrit le colonel Baratier, « nous aurions tant de belles choses à dire sur eux qu'on ne nous croirait plus. »

Ces mêmes noirs de Saint-Louis, qui obligèrent les Anglais à leur reconnaître le droit de ne jamais porter les armes contre la France, envoyèrent à la Convention, en 1793, un des leurs porter vingt-cinq mille livres pour aider à repousser les envahisseurs.

Ce loyalisme de toutes les époques a créé un privilège mérité aux habitants indigènes des communes du Sénégal, véritable berceau de notre domaine de l'Ouest africain qui prend sa source dans les incursions que Dieppois et Rouennais firent au Sénégal pendant la seconde moitié du quatorzième siècle.

Et c'est aussi à ce loyalisme incessant de nos premiers établissements en Afrique Occidentale que nous dûmes de voir qu'au fur et à mesure que notre domaine s'agrandissait en cette région, le statut politique de nos communes de la colonie aboutissait à l'unification des droits entre les descendants des vieux Sénégalais et des Français.

La Révolution, la deuxième République, enfin la troisième leur accordent l'électorat politique et la représentation nationale. Ils continueront à



QUELQUES TYPES DES « ELECTEURS » SÉNÉGAL

sur l'Aisne et en Champagne ; s'il y a des explications à demander et à donner, je porterai la question à une autre tribune.

Ces Français noirs ont retrouvé leurs frères, les tirailleurs, qui les avaient devancés, et entre eux la plus belle fraternité s'affirme au nom du même idéal : servir la grande Patrie.

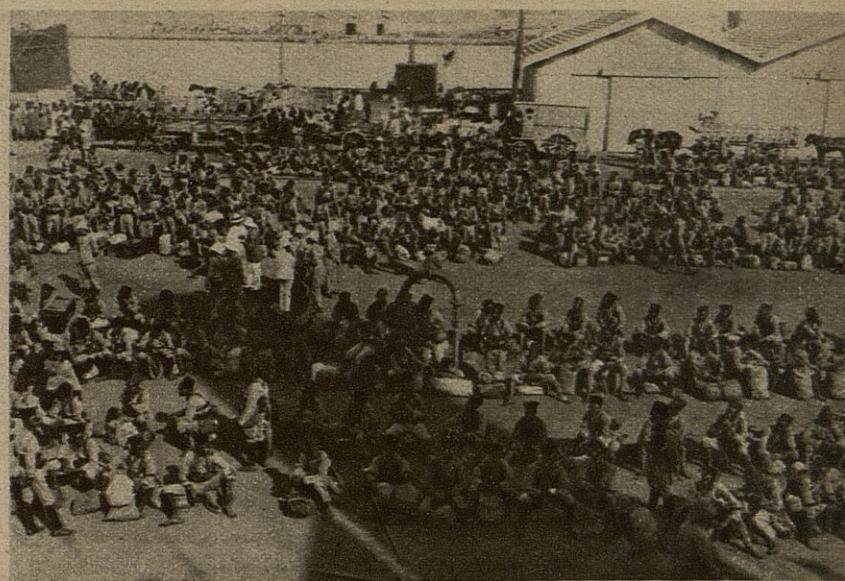
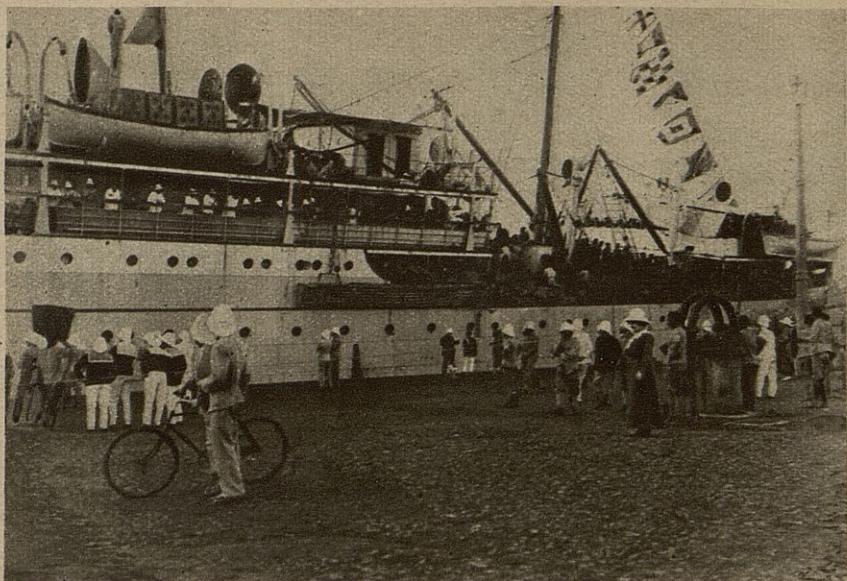
Sans doute, mes compatriotes des communes, citoyens français comme nos habitants des vieilles colonies, peuvent et doivent s'enorgueilir de ce grand privilège qui les distingue du tirailleur sénégalais. Mais celui-ci n'en est pas diminué parce que le jeu de la loi tenant à des raisons d'ordre historique a créé une situation de fait. Ceux qui, à Charleroi, dans les marais de Saint-Gond, aux Dardanelles, à Douaumont et sur la Somme, au Cameroun comme au Togo, ont vaincu l'Allemand, ont conquis des lettres de naturalisation qui doivent les mettre sur le même pied que tous les Français. Tirailleurs sénégalais, d'où que vous soyez de notre terre d'Afrique, il n'est pas un seul Sénégalais d'origine qui oserait vous renier.

C'est dans l'esprit de cette solidarité que j'ai fait voter la loi du 29 septembre 1916 qui permet à tous les natifs des communes, de quelque région que soient les auteurs, d'être des citoyens français.

Nous fûmes les fondateurs du corps des tirailleurs ; notre vieille terre du Sénégal reste le foyer de libération de tous nos congénères d'Afrique française.

DIAGNE,
Débuté du Sénégal.

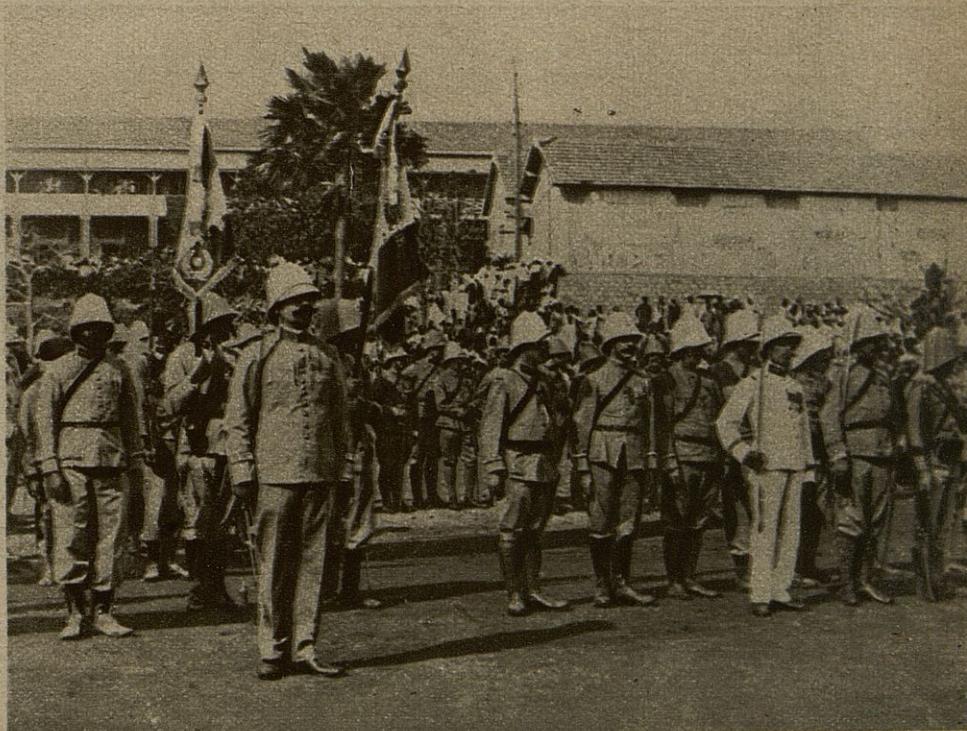
LE RETOUR DES CONQUÉRANTS DU CAMEROUN



Les troupes qui viennent de conquérir le Cameroun arrivent à Dakar par le paquebot « Europe ». Le paquebot orné de son grand pavillon prend son poste le long du quai où quelques curieux, surtout militaires ou marins, attendent le débarquement. A droite : nos Sénégalais attendent le signal de se mettre en marche pour défiler dans les rues.



Après le débarquement a eu lieu la revue des troupes revenant du Cameroun. Dans un brillant défilé, nos tirailleurs ont fait admirer leur allure intrépide, leur bonne tenue. Aussi braves à la guerre que leurs camarades d'Europe, ils ne leur sont pas inférieurs sur le terrain de manœuvre.



Après avoir fait, en 1916, la conquête de la colonie allemande du Cameroun, nos vaillantes troupes coloniales ont effectué à Dakar une rentrée triomphale. Sur le parcours qu'elles devaient suivre à travers la ville pavée avaient été dressés des arcs de triomphe, tels que celui qui représente le médaillon. A gauche : le général Pineau, commandant supérieur des troupes de l'Afrique occidentale française, décore, au cours de la revue, des officiers et des soldats du corps expéditionnaire. A droite : le drapeau du 4^e régiment de tirailleurs sénégalais et l'étendard du 6^e régiment d'artillerie coloniale ajoutent par leur présence à la solennité de la revue.

LES ANGLAIS VICTORIEUX SUR LA SCARPE



Pour amener en première ligne, à travers les réseaux de leurs ouvrages, leurs trains de ravitaillement, les Anglais font, comme on le voit, passer les rails par-dessus les tranchées.



A défaut de gué ou pour remplacer un pont détruit, une passerelle est promptement construite, qui permet au moins à l'infanterie de passer d'une rive à l'autre, comme celle-ci sur la Scarpe.



Un arbre énorme, brisé par les obus, est tombé dans la Scarpe où il peut gêner certaines opérations. Des tommy's travaillent à le ranger le long de la rive au moyen d'un fort palan happé sur un tronc voisin.



L'armée britannique poursuit victorieusement son avance le long de la Scarpe. Dans la zone en arrière de ses premières lignes, le va et vient de ses troupes, de ses mille convois emplit de vie le pays et les villages dévastés. A gauche, voici un groupe de ses lourds camions automobiles traversant un bourg en ruines. A droite, des Anglais ont établi leur cagna au fond d'un entonnoir de mine.



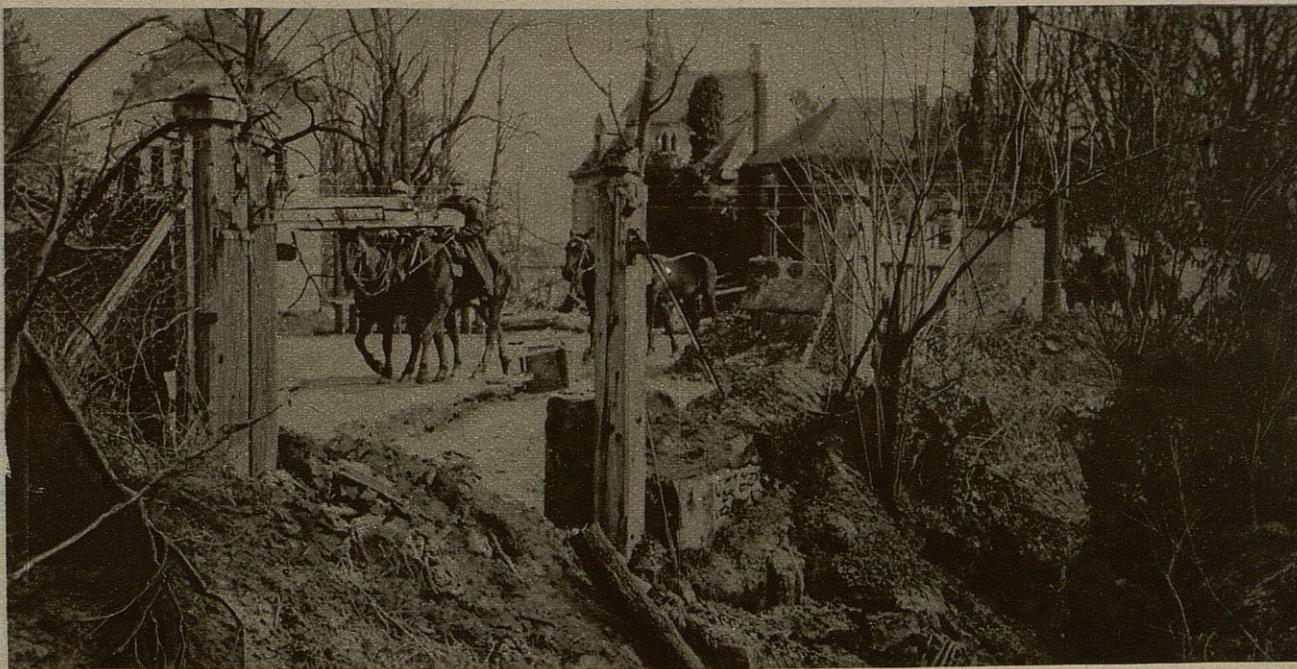
LA BATAILLE SUR L'AISNE



Quand nos troupes reprirent les ruines de Vauxrot, près Cuffies, elles y trouvèrent cette pièce d'artillerie lourde que les Allemands y avaient abandonnée.



Nos brancardiers sont infatigables : où que l'on aille sur le front on les voit accomplissant leur mission, tels ceux-ci près de Vauxrot où ils mènent un blessé.



Le château de Cuffies était une des belles résidences de l'Aisne ; avant de partir les Allemands l'ont saccagé.



Vauxrot est une localité de l'Aisne constituée par deux usines et quelques maisons : de violents combats s'y sont livrés en 1915 ; les Allemands qui en avaient fait un nid de mitrailleuses ne purent en être chassés. Nos troupes ont libéré Vauxrot au cours de leur récente avance. De la distillerie il ne reste que des ruines comme on le voit à gauche. A droite, des équipages de pont traversent Soissons.



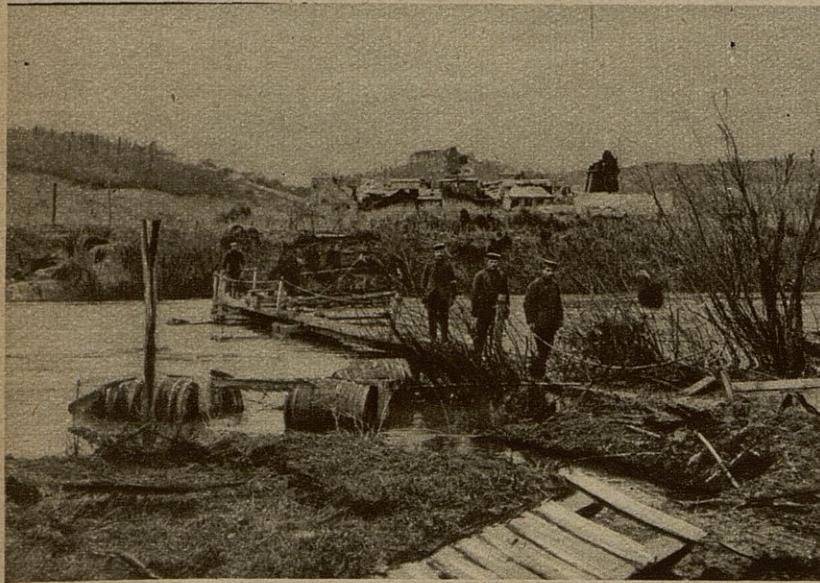
OUAND LES ALLEMANDS ÉTAIENT A VAILLY



Vivement disputé en 1915, occupé par les Allemands, reconquis par nos troupes au début de l'offensive actuelle, Vailly a souffert cruellement de la guerre. Ce que l'on voit ici était comme un faubourg de la malheureuse petite ville ; il était déjà dans cet état lamentable lorsque les Allemands y séjournaient.



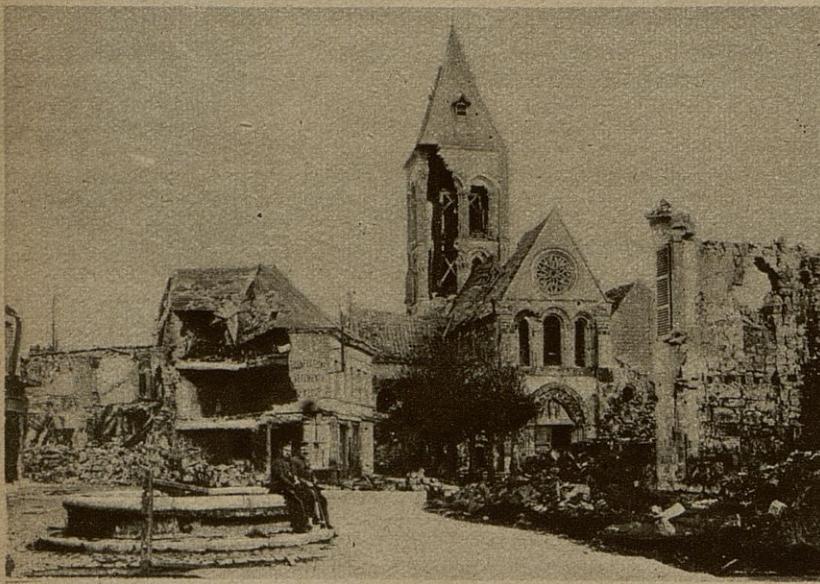
Il restait à Vailly bien peu de maisons debout et aucune n'était intacte. Les obus avaient exercé partout leurs ravages. Quant aux Allemands, ils avaient achevé de détruire ce que les projectiles avaient épargné. Cette autre photographie montre que tous les quartiers ont vu se dérouler la même tragédie.



Bien que les Boches vécussent à Vailly et dans la région sur le qui-vive, étant continuellement sous le coup d'une puissante attaque de notre part, ils faisaient aux environs de la ville de fréquentes excursions. En voici quelques-uns qui ont été photographiés traversant un ruisseau sur une passerelle de fortune.



Par ces vestiges restés debout dans la principale rue, on voit que Vailly, ville de plus de 1.800 âmes, renfermait des constructions d'une certaine valeur. La maison dont la façade est surmontée d'un fronton grec est la mairie ; les Allemands y avaient installé les principaux services de leur armée.



A Vailly, en 1915, au cours d'une offensive que notre haut commandement crut devoir interrompre, nos troupes livrèrent de terribles combats aux Allemands qui finirent par prendre pied sur la rive gauche de l'Aisne, sur une bande étroite de terrain, couvrant la tête de pont entre cette ville et Condé. Le 18 avril dernier, au cours d'une nouvelle offensive, nos troupes ont repris la rive gauche, le pont et la ville de Vailly. Ces photographies faites par un Allemand représentent Vailly occupé par les Boches. En voici, à gauche, qui ont eu l'impudence de poser devant les ruines de l'église. A droite, l'intérieur de l'église, achevée au XVI^e siècle.





JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par
Edmond ÉDOUARD-BAUER

II

LES JOUJOUX DE NUREMBERG

(Suite)

J'ouvris la porte, et, tout de suite, j'aperçus sur le palier, le dos appuyé au mur et la main crispée sur le bouton de la sonnette, le capitaine Mathis, pâle et défaillant.

— Vite, vite, haleta-t-il, est-ce que Job est là ?

— Sans doute, répondis-je, mais expliquez-moi... Je ne pus achever ; le capitaine se précipita dans ma bibliothèque en s'écriant :

— Job ! sauvez-moi, je suis perdu.

Job, les coudes sur la table, appuya son menton sur ses deux mains jointes et répondit en souriant :

— Asseyez-vous, capitaine, et remettez-vous ; vous n'êtes pas perdu du tout, puisque je l'ai retrouvée.

Et, ce disant, il tira de la poche de son gilet une clef de forme bizarre qu'il déposa tranquillement sur la table.

Le capitaine poussa un cri rauque, se jeta sur le petit objet, le palpant, le dévorant des yeux, et brusquement se mit à fondre en larmes en s'écroulant dans un fauteuil.

— Là, dit Job en se levant, c'est la réaction ! tout va bien maintenant, capitaine ; lorsque vous serez calme, je vous demanderai quelques minutes d'attention et... beaucoup de courage : on vous a sauvé, certes, et bien plus que vous en même temps, vous le savez ; mais les tortures que vous endurez depuis ce soir ne sont pas complètement terminées et il vous faut encore une grande énergie pour supporter vaillamment la fin de cette sombre aventure...

Le capitaine était incapable d'articuler une parole. Job entraîna la fenêtre et prêta l'oreille aux bruits de la rue.

— Monsieur, me dit-il, voulez-vous être assez bon pour descendre chercher un numéro du journal du soir que j'entends crier en ce moment ; ceci donnera au capitaine le temps de reprendre complètement ses esprits.

— Je vais sonner Catherine, dis-je ; elle doit être arrivée à cette heure.

— Inutile, monsieur, Catherine n'est pas là, me répondit Job d'un ton singulier ; il est préférable que vous descendiez vous-même, car les camelots se font déjà plus rares.

Job échappa sans broncher.

Lorsque je rentrai à nouveau dans la chambre, le capitaine semblait calme ; il contemplait d'un air étonné la petite clef qu'il serrait convulsivement. Job avait repris sa lecture ; je lui tendis le journal.

— Bien, dit-il après y avoir jeté un coup d'œil, voilà une affaire terminée.

Il se leva et, s'approchant de moi :

— Veuillez prendre dans votre coffre-fort le collier de perles que Mme Mathis avait l'habitude de vous confier chaque samedi soir.

Je me dirigeai vers l'angle de la pièce où se trouvait mon meuble de sûreté, je l'ouvris et je tirai l'écrin en disant :

— Mon cher capitaine, votre femme est charmante et m'honneure vraiment de sa confiance en me faisant le dépositaire de ce joyau chaque fois que vous quittez Paris ; mais cette responsabilité m'est pénible, je n'ose le lui avouer ; à vous je le dis franchement. Pourquoi n'avoir pas un coffre semblable au mien, c'est si simple... et sincèrement je m'en sentirais soulagé.

Le capitaine ne répondit rien ; il fixait Job avec une atroce anxiété.

Celui-ci, me prenant l'écrin des mains, le lui remit en disant :

— Ce magnifique bijou n'appartenait pas à votre première femme, n'est-ce pas ? Il a bien été apporté par Mme Mathis lorsque vous l'avez épousée ? Il a une grosse valeur... Je vous conseille donc de le lui faire parvenir sans retard.

— Oui... sans doute, fit le capitaine stupéfait ; mais que voulez-vous dire ?

— Ne m'interrompez pas : voici l'adresse à laquelle il faudra adresser le petit colis : « Frau Grette Mathis, hôtel Métropol, à Genève ».

Le capitaine se leva brusquement ; il était d'une pâleur livide. Job continua :

— C'est en effet la nouvelle adresse de votre ex... oui, nous pouvons dire : de votre ex-femme, car vous ne la reverrez jamais...

Le capitaine se laissa retomber sur son siège avec

Voir les numéros 131 et 132 du *Pays de France*.

un gémissement tragique. On eût dit que quelque chose était foudroyé en lui.

Job lui posa doucement la main sur l'épaule et ajouta :

— Ne la regrettiez pas trop ; au moins vous n'avez pas eu à la chasser, peut-être à faire pis ! Mais si votre cœur est déchiré, du moins votre honneur est intact, je vous en donne ma parole la plus sacrée, et ce départ vous sauve d'un insoudable abîme de honte et de douleur, qui vous est ainsi évité.

Toutes les paroles de Job étaient pour moi autant d'indéchiffrables énigmes ; les multiples incidents qui venaient de se dérouler depuis quelques minutes s'entrechoquaient dans ma tête à me rompre les tempes, et devant les yeux hagards de Mathis, je sentais que mon cerveau fondait sous la folie... Job s'en aperçut.

— Allons, capitaine, dit-il, ce soir nous allons vous demander l'hospitalité ; nous veillerons tous deux à ce que vous reposiez cette nuit le plus calmement possible, et s'il en est ainsi, demain je déchirerai devant vous l'imperméable voile qui couvre encore ces événements tourmentés.

Le capitaine, incapable d'articuler une parole, se laissa doucement conduire jusqu'au bas de mon escalier ; je hélai un taxi, et une demi-heure plus tard nous étions installés, au coin du feu, dans le salon de notre ami, qui, sous l'influence d'un puissant calmant, que Job lui avait administré, dormait maintenant d'un sommeil agité, dans la chambre attenante.

Job fumait placidement sa pipe ; je n'avais garde

à Michel, se rayisa en cours de route et demanda s'il était possible de le conduire jusqu'aux étangs de Hollande, proches des Essarts-le-Roy, en Seine-et-Oise. Boudar acquiesça à sa demande. Au lieudit « la chaussée de Hollande », le jeune homme fit stopper la voiture, descendit, régla le montant de la course, et, tandis que Boudar remettait le moteur en marche, s'approcha à grands pas d'une femme fort jolie, blonde, vêtue de noir, qui semblait l'attendre à l'abri de la pluie, très violente en ce moment, sous une cabane abandonnée de G.C.V. élévée sur le côté de la digue.

— Boudar, flairant une croustillante aventure, se remit lentement en route, mais, en passant devant la cabane, il surprit des éclats de voix et des sanglots qui n'avaient rien d'idyllique...

Il poursuivit donc hâtivement son chemin, peu curieux d'approfondir ce drame intime, mais tandis qu'il suivait la route forestière de la berge, il entendit un grand cri et il aperçut, en se penchant hors de sa voiture déjà éloignée, le couple énigmatique qui se précipitait dans l'étang.

Arrivé quelques minutes après aux Essarts-le-Roy, il fit sa déclaration aux autorités ; le maire envoya aussitôt une équipe de sauvetage sur le lieu qu'il désignait, tandis qu'accompagné du garde champêtre, Boudar filait à Rambouillet aviser la gendarmerie.

Lorsque les représentants de la loi arrivèrent sur l'emplacement du drame, on avait retiré de l'étang les cadavres des deux désespérés. Le jeune homme, ayant de mettre à exécution son funeste projet, avait laissé dans la cabane abandonnée le laconique billet suivant :

« Nous nous donnons volontairement la mort. »

Paul GIRARD,
42, rue du Cherche-Midi. »

Le désespéré est le secrétaire de M. le capitaine Mathis, chef de bureau au ministère de la guerre ; l'identité de la femme n'a pu être établie.

Quant au chauffeur Boudar, qui a mis la police sur la trace de ce drame, il a brusquement disparu avec sa voiture tandis que les autorités enquêtaient sur les lieux, et il a été, impossible de le retrouver.

Une enquête est ouverte.

Je laissai tomber le journal en murmurant, abasourdi :

— Paul Girard s'est suicidé !

Oui, dit Job, et voulez-vous avoir le signalement de sa compagne, qui n'était pas encore établi lors de ce constat sommaire. Le voici : Fort belle, grande et grasse, yeux gris, avec de profondes traces de brûlures aux deux avant-bras, blonde avec une forte mèche blanche dans les cheveux de la nuque.

Mais c'est, mais c'est... balbutiai-je.

Oui, dit Job, c'est Catherine, votre servante... vous voyez que nous avons eu raison de ne pas attendre le souper chez vous et de poursuivre, à jeun, cette enquête.

De nouveau les idées se heurtèrent en tourbillonnant dans ma tête ; Job continua :

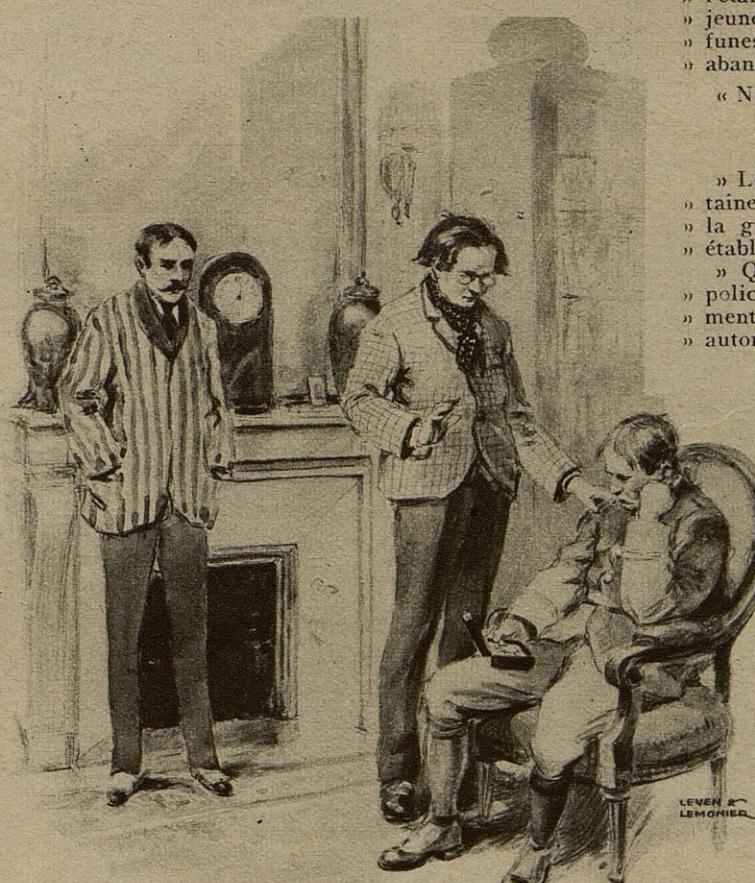
Maintenant, je vais vous faire voir le total du problème.

Il se leva, prit la lampe sur la cheminée et s'approcha d'une grande table dont le dessous était encombré de jouets disséminés entre les quatre pieds, et couverte sur le dessus d'une foule de ces petites poupées en bois peint, bergers et bergères, moutons, soldats, maisons minuscules, ifs verts au feuillage en copeaux frisés, qui firent les délices de notre enfance, et qui, correctement alignés, semblaient attendre la revue de quelque généreux père Noël au manteau de neige et à la barbe de givre.

Ce sont là, dit Job, les innocents joujoux des enfants du capitaine... Oui, comme chaque samedi soir, hier, avant de coucher les marmots, leur belle-mère a rangé, sous leurs yeux émerveillés, les frêles figurines pour qu'ils les retrouvent bien alignées le lundi matin en rentrant de la campagne... Innocente manie d'une jeune femme qui avait su être une seconde mère admirable ! Abîme de perfidie et d'astuce, néanmoins... Ces petits éclats de bois de bon sapin allemand, œuvrés et peints par des mains bien allemandes, dans la bonne ville de Nuremberg, ont tout de même, inconsciemment, trahi leur patrie natale, alors qu'ils devaient servir à trahir leur patrie d'adoption.

Mais rassessons-nous, et écoutez-moi, monsieur : je vais maintenant vous exposer toute la genèse de cette histoire :

(A suivre.)



d'interrompre son silence, bien que brûlant de connaître le fil de l'incompréhensible écheveau qu'il avait su débrouiller. Mais la tête me faisait toujours mal. Trois choses, trois faits se heurtaient sans cesse, sans que je pusse arriver à trouver entre eux le moindre point de corrélation : l'arrivée du capitaine, la clef retrouvée par Job et le départ de Mme Mathis...

A la fin, emporté par la fièvre et l'énergie, je me mis à marmotter à mi-voix la désignation de ces trois facteurs de l'énoncé du problème.

Sans que je m'en aperçusse, Job m'écoutait depuis un instant, et il me dit à brûle-pourpoint :

— Monsieur, vous ne résoudrez pas cette proposition avec la moitié des facteurs... je vais vous donner les autres, pour plus de commodité :

- » 1^o L'écrin ;
- » 2^o L'absence de votre servante Catherine ;
- » 3^o Cet entrefilet du journal du soir.

Il me tendit le journal et, à la colonne de la dernière heure, je vis ce titre se détachant en caractères gras :

LE DRAME DES ÉTANGS DE HOLLANDE

Avidement, je lus :

« Cet après-midi, à deux heures, le chauffeur de taxi auto Nestor Boudar se précipitait à la gendarmerie de Rambouillet et faisait la déclaration suivante :

« A midi, il avait chargé, boulevard Saint-Germain, un jeune homme bien mis qui sortait du ministère de la guerre ; ce jeune homme, après lui avoir donné comme adresse 14, boulevard Saint-

LES RÉCENTS COMBATS ENTRE DESTROYERS



LE MIDSHIPMAN DONALD A. GETTY

Quoique blessé très grièvement repoussa les Allemands qui faisaient irruption sur le gaillard du Broke.

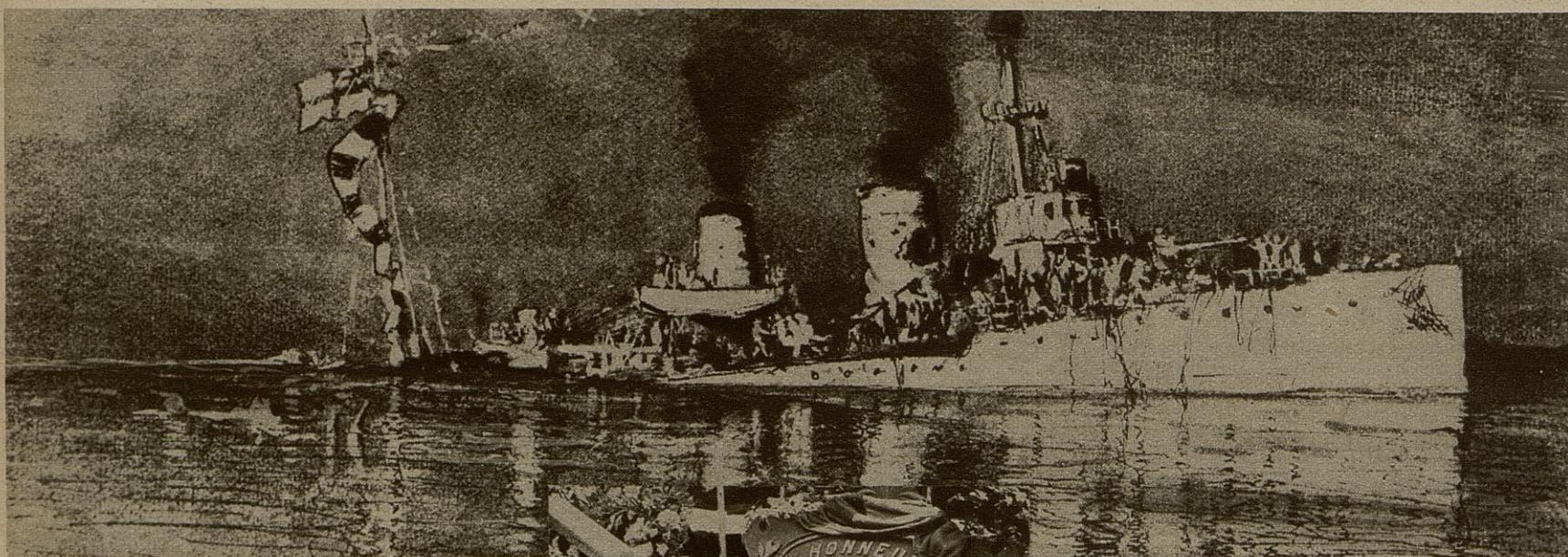


L'Angleterre s'est honorée en réunissant dans de communes funéraires militaires les marins anglais et allemands qui ont péri dans l'engagement naval.

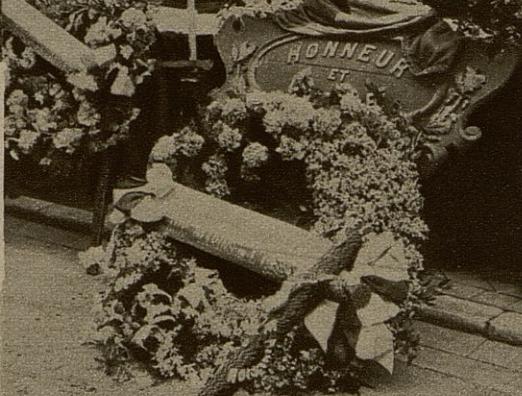


LE CAPTAIN EDWARD EVANS

Officier de la Légion d'honneur, qui commandait le Broke. Il avait été le lieutenant de l'équipage Scott.



Dans la nuit du 20 avril, deux contre-torpilleurs anglais : « Broke » et « Swift » livrent bataille dans le Pas de Calais à six destroyers allemands. Ces derniers réunissent leurs efforts contre le « Broke » qui devint le théâtre d'un furieux corps à corps.

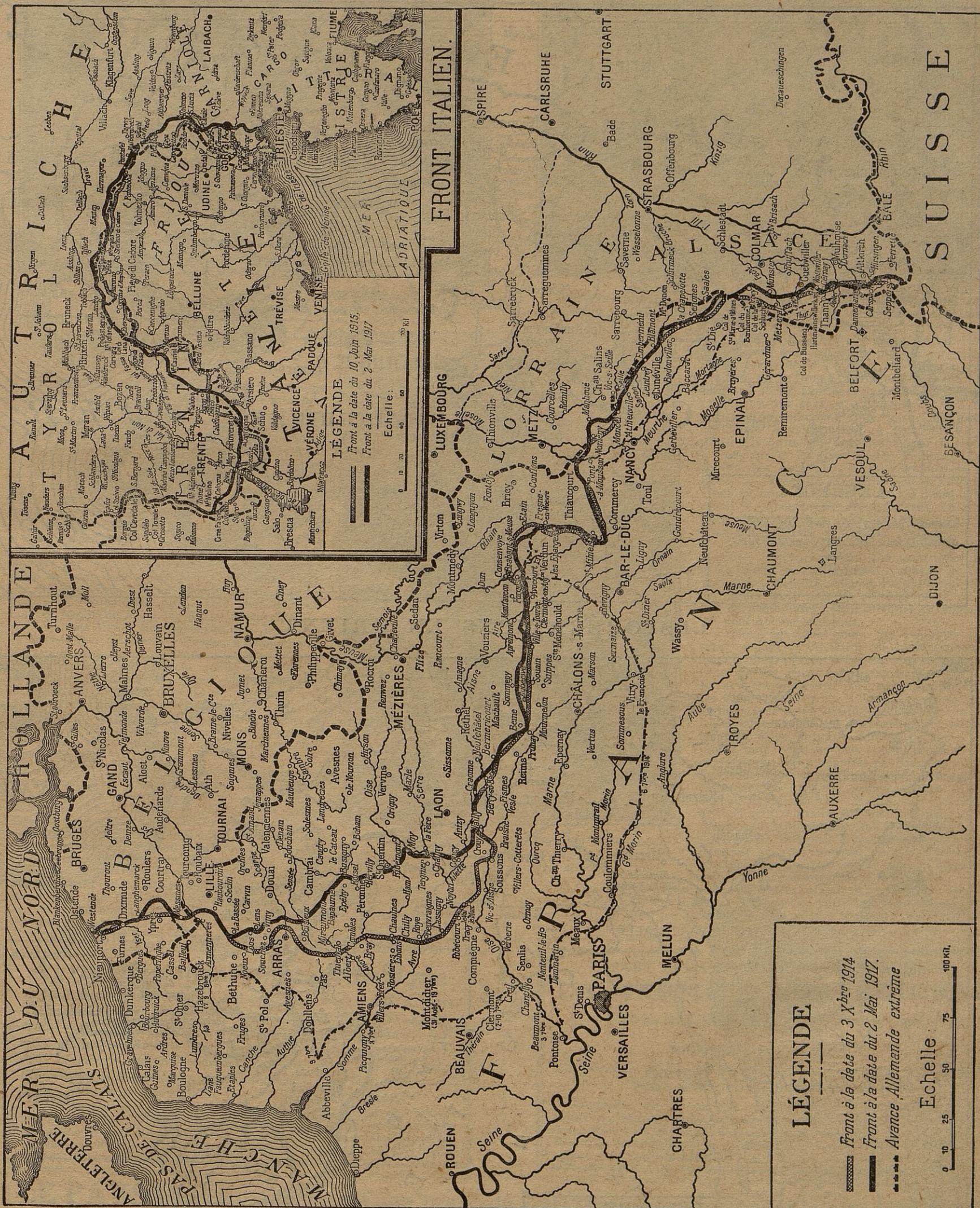


Un officier a pris ce croquis du « Broke » pendant son combat bord à bord avec un destroyer allemand qu'il avait éperonné, et que l'on voit, prêt à couler bas, contre son arrière. Nous donnons ce document d'après la revue anglaise « The Graphic ».



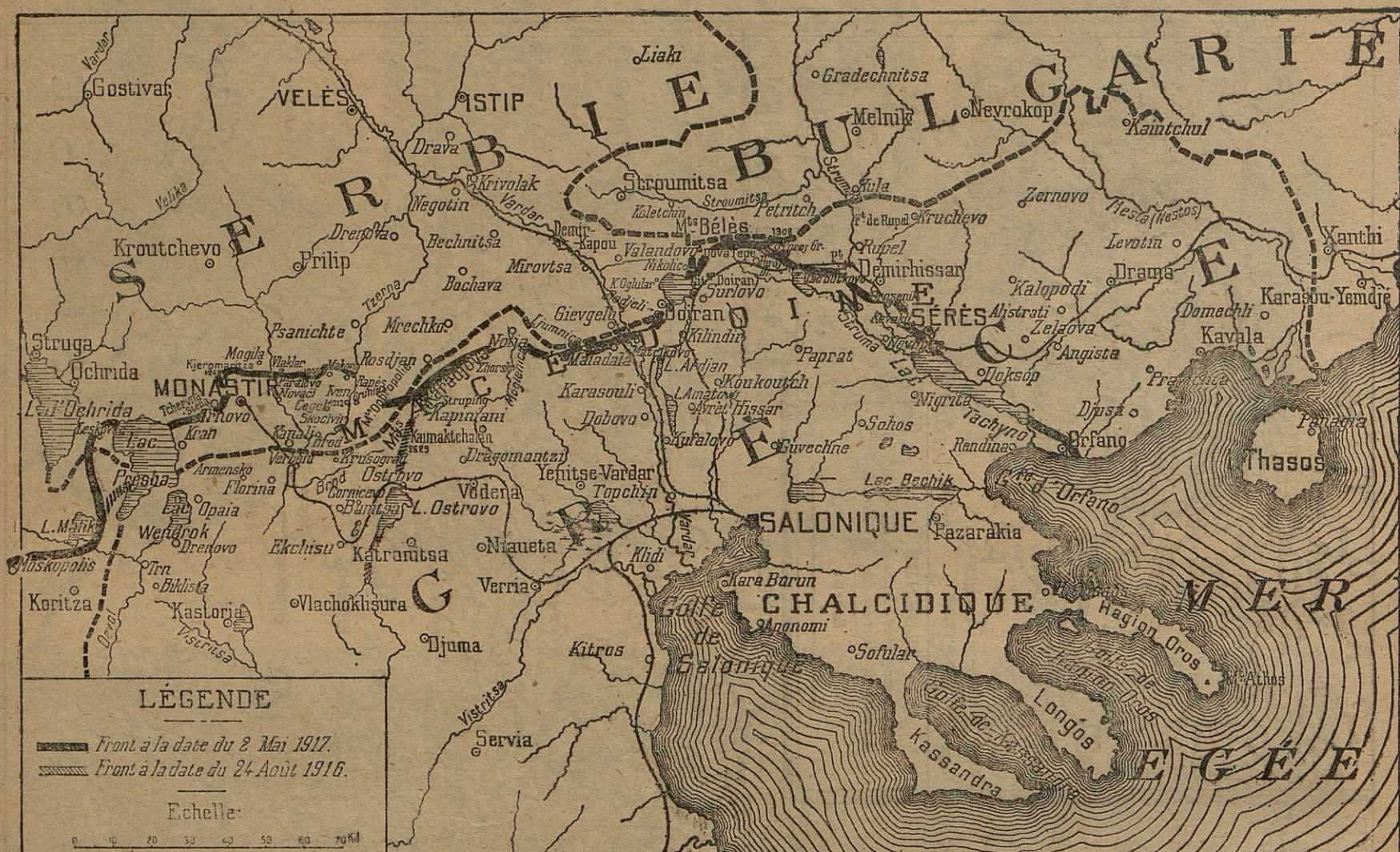
Dans la nuit du 24 au 25 avril, plusieurs destroyers allemands sont venus bombarder Dunkerque. Leur tir hâtif et mal réglé n'atteignit aucun établissement militaire, mais fit un petit nombre de victimes parmi la population civile. Nos torpilleurs survenant engagèrent avec les Boches un combat au cours duquel l'un des nôtres fut coulé. La ville a fait des obsèques émouvantes aux victimes du combat naval. C'est ce que représentent nos photographies : à gauche, le cortège ; à droite, l'amiral Ronarc'h et un général belge conduisant le deuil. Dans le médaillon : la couronne offerte par le ministre de la marine.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT





Dans un château, près de Reims, le général Ragueneau décore M. Platt Andrew, inspecteur des ambulances américaines.



Après la rupture des relations de la Chine avec l'Allemagne, une mission d'étudiants chinois vient de visiter le front anglais.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN — Les Allemands procèdent sur le front russe par petites attaques, sous forme de reconnaissances, de coups de main, qui n'offrent qu'un intérêt des plus secondaires. D'ailleurs ils y sont rarement heureux. Il est visible qu'ils se ménagent. Toujours remplis d'illusions, ils paraissent attendre beaucoup plus du zèle des pacifistes russes que d'un effort militaire. Le but de leurs petites attaques est de tenir les Russes en haleine tout en restant au courant de ce qui se passe chez nos alliés ; ils cherchent surtout à savoir dans quelle mesure la révolution a influé sur le moral de l'armée ; les escarmouches dont ils prennent l'initiative ont pour but de faire des prisonniers par lesquels ils espèrent être renseignés : on le sait par ceux qu'on leur fait à eux-mêmes. Les officiers allemands en général croient que les Russes ne combattront plus. Tout dernièrement, dans la région de Riga, les Russes virent à proximité de leurs lignes des pancartes par lesquelles les Boches leur disaient : « Russes, n'attaquez pas. Nous non plus, nous n'attaquerons pas. » Quant aux Autrichiens, sur le front qu'ils occupent, ils ont fait d'importants prélevements de troupes qu'ils ont envoyées contre l'Italie. Ils ne paraissent pas plus agressifs pour le moment que les Allemands. Cependant ils ont amené beaucoup d'artillerie en Posnanie, à Cracovie et vers Czernovitz, peut-être pour compenser la réduction des effectifs en certains endroits.

Le général Alexeieff a été nommé généralissime des armées russes. Il a récemment fait connaître son sentiment sur la situation en ces termes, dans un télégramme à sir Douglas Haig : « L'armée russe ne faillira pas à son devoir vis-à-vis de ses vaillants alliés et leur rendra toute l'aide qui est en son pouvoir, en prenant l'offensive aussitôt que les conditions climatiques le permettront. »

Sur le front roumain aucun fait de guerre appréciable ne s'est produit. Les communiqués se bornent à signaler quelques échanges de coups de fusil entre patrouilles. On annonce que le général Tcherbatcheff a été nommé au commandement en chef des armées russes sur le front roumain.



Le général Pétain, le nouveau chef d'état-major général, recevant à son grand quartier général à Verdun le général Joffre, généralissime d'alors.

MACÉDOINE. — L'activité de l'artillerie des alliés était depuis quelques jours plus grande que d'habitude : elle faisait prévoir une attaque qui s'est produite sur le front britannique le 25, entre l'extrême sud du lac Doiran et le nord-ouest de Doldzeli, c'est-à-dire sur environ 4 kilomètres. Les troupes britanniques occupent cette partie du front qui commence immédiatement à l'est du Vardar et s'étend jusqu'au golfe d'Orfano, par la vallée de la Strouma et les rives du lac Tahinos. L'attaque qu'elles ont faite le 25 a été couronnée de succès. Elles ont avancé de 500 mètres sur un kilomètre de front au nord de Doldzeli. Plus à l'Est, elles ont réussi à endommager des tranchées, où du reste elles n'ont pas jugé utile de se maintenir. Leurs nouvelles positions de Doldzeli formaient l'objectif de l'opération et elles les conservent malgré de violentes contre-attaques. Les communiqués jusqu'au 2 mai ne parlent plus d'affaires de quelque envergure, mais ils reflètent l'activité qui ne cesse de régner dans tous les secteurs et se manifeste par de nombreuses contre-attaques germano-bulgares dont aucune n'aboutit.

Depuis quelques jours des centaines de paysans, femmes et vieillards, de la Macédoine grecque et de la Thrace, échappés à la surveillance de l'ennemi, ont réussi à se réfugier dans nos lignes. Ils arrivent affamés et dans un dénuement complet. Ils rapportent que les Bulgares exterminent systématiquement la population de race grecque. Tous les notables grecs ont été pendus ou noyés ; les hommes d'âge militaire enrôlés de force ou employés aux terrassements pour la guerre ; les enfants mutilés ou déportés en Bulgarie ; les femmes soumises aux traitements les plus odieux ou emmenées en Bulgarie comme esclaves. Dans les régions de Cavalla et de Xanthi, des centaines d'individus sont morts de faim ou des mauvais traitements subis. Quant aux biens personnels, il ya sans dire que les Bulgares se sont tout approprié. C'est pourtant au gouvernement du tsar Ferdinand que sont acquises les sympathies plus ou moins déclarées du gouvernement royal hellénique.

MÉSOPOTAMIE. — Les troupes du général Maude ont de nouveau attaqué les Turcs, le 30 avril, à 25 milles au sud-ouest de Kifri, lieu situé à 150 kilomètres au nord de Bagdad, sur la route de cette ville à Mossoul. Les Turcs ont été battus et ont perdu, outre leurs morts, 359 des leurs faits prisonniers.

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à agrandir, trois bons-primes, dont le premier paraît dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon. Les photos défectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

A la demande de nos lecteurs, nous acceptons les bons-primes parus dans les n° 117 à 128 jusqu'au 15 mai 1917, date extrême à laquelle les demandes devront être parvues au PAYS DE FRANCE. Quant aux bons pour une miniature en couleurs parus dans les n° 129 à 132, ils seront acceptés jusqu'au 31 mai 1917 inclus.

VIENT DE PARAITRE

L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

et de faire la cuisine { sans feu { sans frais } ou presque }

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6, BOULEVARD POISSONNIÈRE
Prix : 0^r 30 ; envoi franco contre 0^r 35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la Marmite norvégienne, à laquelle ses articles parus dans le Matin ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

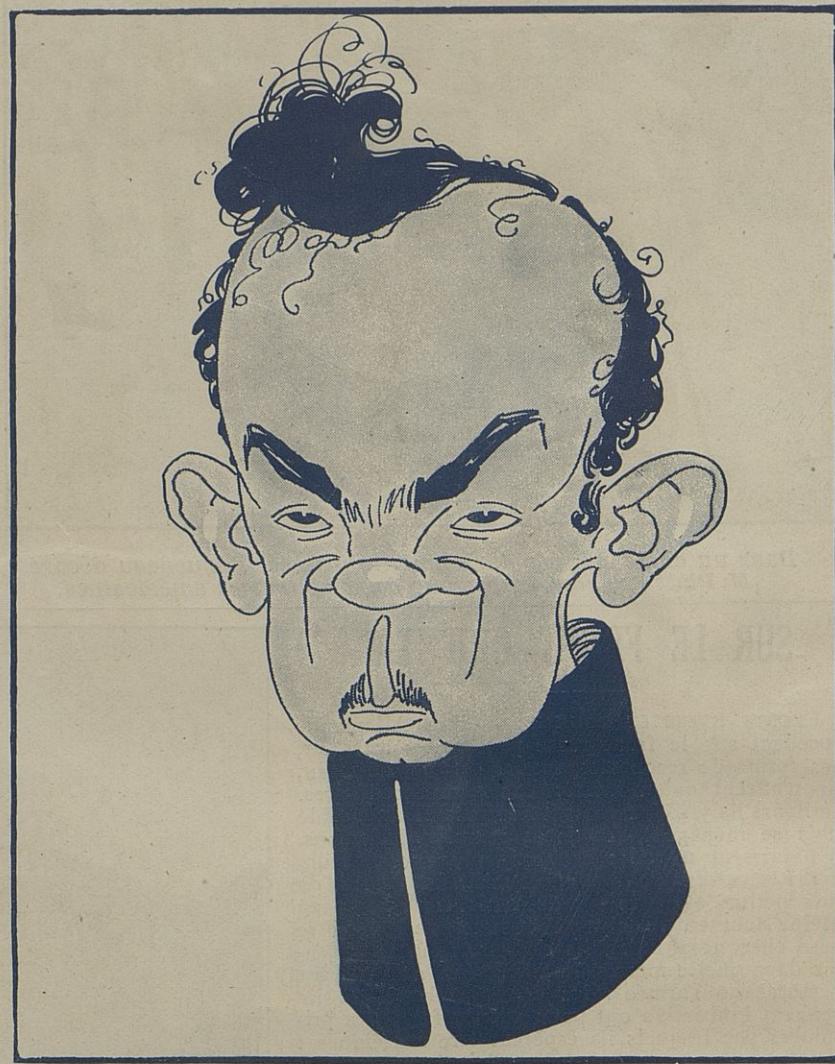
La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 133 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 10 et représentant « la mise en position d'un canon de marine ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

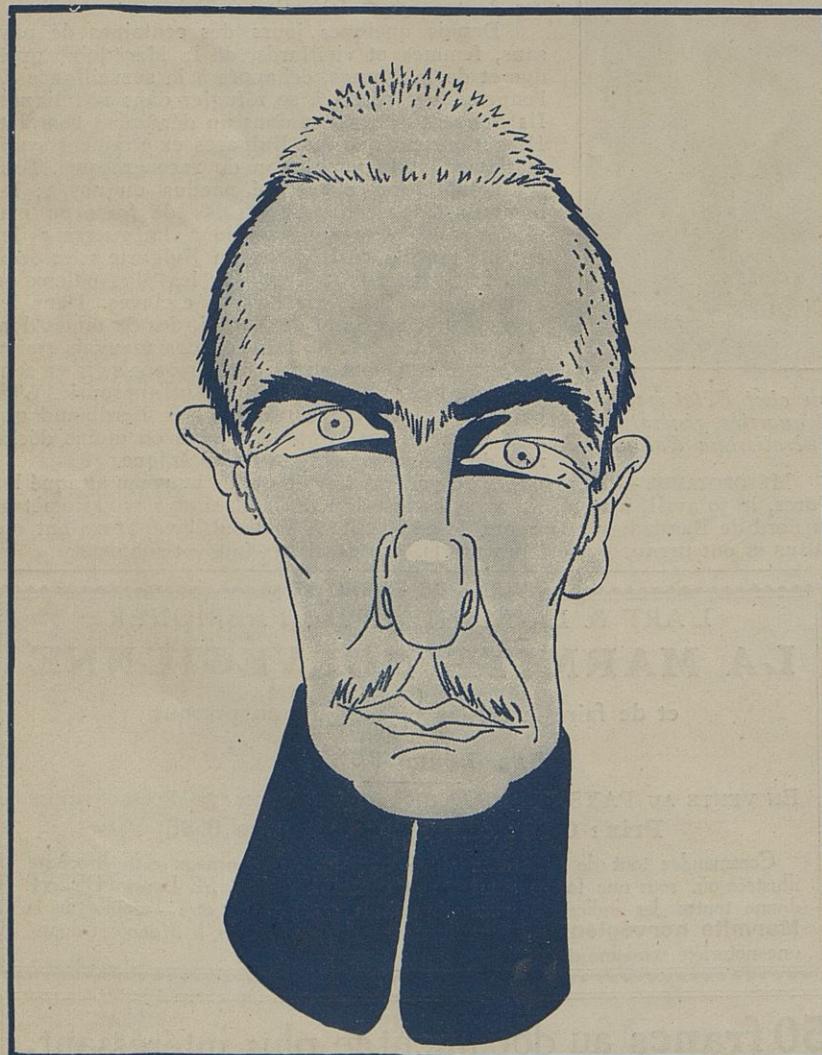
La Guerre en Caricatures



LE KRONPRINZ !



BRUNSWICK-GENDRE.



ALBERT DE WURTEMBERG.



RUPPRECHT DE BAVIERE.

LES FILS A PAPA